

Fernand ALLEGRE

(1849-1942)

Discours prononcé aux obsèques par M. le Doyen DUGAS

MESDAMES, MESSIEURS,

Pour la seconde fois en moins d'un mois notre Faculté est en deuil. Nous venons à peine de rendre un dernier hommage à Camille Germain de Montauzan, et nous voici réunis autour du cercueil de M. Fernand ALLÈGRE qui, lui aussi, a été pendant de longues années un maître écouté et vénéré de l'Université de Lyon. S'il est une carrière universitaire par excellence, c'est bien celle de Fernand Allègre. A peine licencié ès-Lettres, en 1869, il est nommé aspirant répétiteur au Lycée d'Evreux, puis il est successivement professeur au collège de Cherbourg, aux lycées de Mâcon, Caen, Bordeaux et Lyon. Nommé à Lyon en 1884, il est chargé la même année d'une conférence de grec à la Faculté, où il est appelé, en 1887, comme maître de conférences. Mais ce premier séjour à Lyon ne devait pas se prolonger ; en 1891 il passait à la Faculté des Lettres de Lille. Courte absence, car il s'était trop attaché à Lyon pour ne pas tenter d'y revenir. Professeur de Langue et Littérature grecques à l'Université de Lille en 1892, il demandait l'année suivante son transfert à Lyon en la même qualité. De 1893 à 1920, date à laquelle il est devenu professeur honoraire, il a enseigné sans interruption à notre Faculté.

Je n'ai pas connu personnellement Fernand Allègre. Déjà au moment où je suis arrivé à Lyon, il vivait dans la retraite imposée par son âge et par sa santé. Mais j'ai tout de suite appris, par la réputation qu'il avait laissée, quelle était la valeur de son enseignement, quelle impression sa connaissance de la



langue grecque, sa familiarité avec la littérature grecque faisaient sur les étudiants. D'autre part, parmi ceux qui s'intéressent à l'antiquité classique, qui peut ignorer les mérites de l'helléniste ? Fernand Allègre laisse deux volumes ; il appartenait à cette catégorie d'auteurs discrets qui mettent la qualité au-dessus de la quantité et qui ne livrent à l'impression que les pages dont ils sont vraiment satisfaits, que les pages où ils ont le sentiment d'apporter une contribution personnelle et nouvelle. Auteurs trop discrets ! Car certainement tous les hellénistes eussent profité à voir Allègre faire part plus largement des observations et des réflexions qu'un examen bien des fois recommencé, une intelligence chaque jour plus intime des créations du génie grec lui suggéraient.

Quoi qu'il en soit, son œuvre, en dehors d'articles, se réduit à ces deux ouvrages. Le premier, qui a été sa thèse de doctorat, est intitulé : *Etude sur la déesse grecque Tyché, sa signification religieuse et morale, son culte et ses représentations figurées*. Dans ce travail il se révèle déjà helléniste complet, fondant avant tout son exposé sur les textes littéraires, mais faisant aussi appel à toutes les autres sortes de documents, textes philosophiques, inscriptions, monuments figurés, et arrivant par là à reconstituer la psychologie du Grec antique. Allègre a étudié l'antiquité en moraliste : c'est là l'originalité de son point de vue. Toutes les disciplines particulières sont pour lui des moyens en vue d'arriver à cette fin : la connaissance de ce que pensait, de ce que sentait, en face des problèmes moraux que pose l'existence, un habitant de la Grèce antique. « Sous le nom de Tyché, dit-il, la foi hellénique a poursuivi la solution d'un des grands problèmes philosophiques : celui des rapports de l'homme et de la divinité. Les différentes périodes de l'histoire de cette déesse peuvent être considérées comme des phases importantes qu'a traversées ce problème avant d'aboutir à la Providence. » Combien cette conception de la philologie grecque est riche et féconde, je n'ai pas besoin de le souligner. Allègre devait en donner une démonstration encore plus éclatante dans un livre de maîtrise, un volume devenu classique et qui, bien que vieux maintenant de 37 ans, est resté l'ouvrage

le plus profond, le plus pénétrant sur l'œuvre de Sophocle : *Sophocle, étude sur les ressorts dramatiques de son théâtre et la composition de ses tragédies.*

En ouvrant ce volume on peut penser, d'après le titre, qu'on a seulement affaire à un travail de critique littéraire. Mais, dès le début, on est saisi par la façon dont il pose les questions, et on se rend compte que l'auteur va bien au delà de la simple analyse technique. C'est tout le problème de la liberté et de la fatalité qu'il reconnaît dans le théâtre de Sophocle. Prenant ses pièces l'une après l'autre, il montre comment la conception d'Eschyle se transforme par suite de l'évolution des idées, par suite du changement des conditions sociales, par suite également du caractère de Sophocle, âme plus humaine et plus douce. Dans chaque tragédie il fait ressortir la part de fatalité divine et la part de liberté humaine, les considérant non seulement comme des « ressorts » utilisés par un dramaturge habile mais retrouvant, dans les conceptions diverses que le poète se fait de leurs rapports, les croyances de l'époque et s'en servant pour découvrir sur ces éternels problèmes le véritable sentiment des contemporains.

Son idée directrice est la suivante : « Un Athénien croyait à la fatalité et se conduisait comme s'il n'y croyait pas. » Le moraliste qu'était Allègre s'est plu à rechercher tour à tour dans les tragédies de Sophocle tout ce qui illustre cette idée dont la formule, au premier abord paradoxale, exprime de façon si vraie les contradictions de la nature humaine.

Moraliste avant tout, Allègre n'en était pas moins juge délicat des beautés et des défauts. Ce livre écrit d'un style ferme, sobre et plein, apprécie avec une finesse nuancée l'art de Sophocle. Il sait admirer, et il sait aussi critiquer, ne dissimulant pas les imperfections et les faiblesses de son auteur, marquant en quoi, sur certains points, il est inférieur à d'autres. Mais, malgré l'intérêt qu'assurent à ses observations sa connaissance de l'ensemble de la littérature grecque et sa maîtrise de la langue grecque, ce n'est là, on le sent, qu'une préparation à ce qui est l'essentiel de sa recherche, l'intelligence vivante, sympathique de l'âme des anciens et de l'âme même du poète. Avec

quelle compréhension il s'est appliqué à cette recherche, à quelle familiarité intime, j'oserais dire : personnelle, il est parvenu, je voudrais en donner une idée en citant quelques lignes de la dernière page de son *Sophocle*. Après avoir rappelé les deux vers de l'*Ajax* : « Nous tous, vivants, nous ne sommes, je le vois bien, que des fantômes, une ombre légère », il ajoute :

« Cela n'est pas beaucoup, et il n'y a rien là de bien profond, ni de bien nouveau... Mais, en revanche, quelle sympathie et quelle pitié pour l'humaine misère renferment ce peu de mots, et comme nous sentons près de nous celui qui les a écrits. Eschyle se tient plus près des dieux : c'est dans leur monde qu'il vit, se faisant leur prophète, formulant dans ses vers impérieux leurs lois et leurs arrêts, se rangeant du parti de nos maîtres souverains plus souvent que du nôtre, et foudroyant avec eux l'impie et le téméraire. Sophocle se tient plus volontiers dans le camp des vaincus et des faibles. C'est de là qu'il les observe, et ce qui le touche, c'est principalement le spectacle de leur impuissance dans leur lutte inégale contre un adversaire qui dissimule ses coups et frappe de trop loin; il gémit avec eux de leurs souffrances, de la ruine de leur bonheur, et leurs larmes font couler les siennes. »

On sent vibrer dans ces mots toute la sensibilité d'un homme qui, nourri de la Grèce ancienne, en a vraiment assimilé l'esprit. Le collègue à qui nous adressons aujourd'hui notre adieu appartient à la lignée de ces humanistes pour qui l'antiquité classique fut, en son intimité, une réalité vivante et qui, ayant trouvé dans son commerce les plus hautes satisfactions intellectuelles, l'ayant aimée d'une affection fidèle, ont eu la joie d'éclairer d'une lumière nouvelle, d'une lumière qu'eux seuls ont su faire briller, quelques-uns de ses aspects les plus nobles et les plus émouvants.

18 mai 1942.